

IOTA PRODUCTION, BLUE MONDAY PRODUCTIONS, LOUISE PRODUCTIONS PRÉSENTENT

LÉONIE SOUCHAUD LUDIVINE SAGNIER ALBAN LENOIR

LA FORÊT DE MON PÈRE

UN FILM DE VERO CRATZBORN

DOSSIER DE PRESSE



NOTE DE LA REALISATRICE

VERO CRATZBORN

LA GENESE

J'ai grandi dans ce qu'on appelle la folie, ce mal étrange dont a toujours souffert mon père. La folie, c'était ma normalité.

L'histoire de ce film vient de la prise de conscience de cette frontière normalité/folie que peu à peu j'ai appréhendé en grandissant. Ce moment où gamine, je m'aperçois que les choses ne sont pas si normales que ça.

Il y a donc au départ mon vécu personnel. C'est dans le cadre de l'Atelier Scénario de la Femis que j'ai commencé à l'écrire en tant que fiction et en tant que proposition de cinéma. J'ai écrit seule une première version avec laquelle j'ai obtenu l'aide à la réécriture du CNC et la Bourse Beaumarchais-Sacd. Ensuite, le processus s'est poursuivi avec des étapes successives où Eve Deboise puis François Verjans ont collaboré avec moi. Ne pas écrire seule m'a aidée à aller vers une dimension plus universelle.

Durant deux ans, j'ai travaillé avec des soignants et des soignés au sein de trois hôpitaux de jour de grands établissements psychiatriques. Nous avons fabriqué des courts métrages de fiction dans le cadre de résidences artistiques. Dans l'intime, j'allais rendre visite à l'hôpital en tant que fille de mon père malade. Pendant l'écriture du scénario, je revenais dans une institution comme artiste, ce qui m'a apporté contre-point et recul. J'ai pu m'inspirer de l'aide des consultant.e.s au long cours: une psychiatre, une psychologue et un infirmier en psychiatrie.

LA «FOLIE»

Une personne sur cinq peut être touchée par des problèmes psychiques. Les enfants sont les premiers témoins de la vie familiale. On parle aux enfants de la mort, du sexe, de maltraitance, des violences, mais on leur parle encore très rarement des maladies psychiques. C'est une question du regard que la société porte sur elles.

Réduire la maladie mentale à son seul pouvoir subversif ou sa puissance créatrice, c'est passer à côté de la souffrance. Elles suscitent moins d'empathie que les pathologies physiques. Elles sont encore porteuses de nombreux préjugés, comme la dangerosité. Ce sont des maladies qui ne se voient pas. On ne sait pas quand elles commencent et on ne sait jamais quand elles finissent. Elles font peur, parce que ça peut tomber sur n'importe qui.

Moi-même plus jeune, je me suis sentie à l'écart : je ne comprenais pas, j'avais honte et je me sentais coupable. Mon film traite de cela : d'une gamine qui aime son père hors norme avec ses convictions. Elle l'idéalise tandis que les autres le considèrent comme fou.

C'est une histoire d'amour filial, familial où parce qu'il y a la folie, il est difficile d'aimer. L'amour est dévié, attaqué. Je veux parler de cet amour-là, un amour «résistance». Gina aime et bataille avec chevillée au cœur, la peur de se perdre en rejetant un père qui est une part d'elle-même. Elle va devoir s'affranchir au cours du film, se tourner vers l'avenir sans rien de mortifère et sans pathos.

Si ce père sombre dans la folie, c'est peut-être aussi parce que c'est sa seule réponse à la violence de la société. La seule protection qu'il peut offrir à ses enfants.

Par cette ligne narrative, j'ai cherché à exprimer l'idée que les troubles psychiques interrogent notre monde si enclin à tout normaliser, à gommer l'individu. Cette dimension engagée dans le film, ce point de vue sont travaillés en filigrane à l'endroit, où, selon moi, le cinéma le permet : en soulevant des questions, cela par le regard d'une adolescente qui entre peu à peu dans cette société.

Au scénario, puis plus tard à la direction d'acteurs, la mise en scène, j'ai travaillé ces liens père/fille, folie/société. Cette ligne en tant que frontière est présente à tous les niveaux de la fabrication de mon film : décors, casting, image, univers sonore, musique...

J'ai cherché à traiter avec sobriété de l'irruption de la maladie dans la sphère familiale – le moment précis du premier basculement – sans pour autant éluder les moments difficiles, les crises qui plongent dans le désarroi et l'incompréhension. Mon envie était d'entrer par le quotidien, l'intime, m'éloigner du «spectaculaire», d'une vision «romantique».



LE CASTING

Pour Gina, je tenais absolument à tourner avec une actrice qui avait l'âge du personnage. L'adolescence, c'est quelque chose d'indicible, de ténu qui se joue dans le corps, une grâce mêlée de maladresse.

Grâce à l'aide au développement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, on a lancé un pré-casting d'adolescentes. Parmi elles, Léonie Souchaud, une jeune bruxelloise qui venait de tourner pour la première fois *Le Voyage de Fanny* de Lola Doillon.

J'ai été marquée par ce mystère que je ressentais chez elle, ses regards, sa capacité à habiter les silences. Lorsque le tournage a été rendu possible deux ans plus tard, j'éprouvais une petite appréhension de revoir Léonie car les adolescents grandissent vite, surtout les filles. Et effectivement elle avait beaucoup grandi. Curieusement, elle avait toujours cette présence singulière. En tant que scout, elle passait des nuits en forêt. On a beaucoup parlé du personnage : de sa détermination, de son côté pudique car Gina n'est pas quelqu'un qui montre ses sentiments facilement.

Juste avant de rencontrer Ludvine Sagnier et Alban Lenoir qui interprètent ses parents, elle m'a dit : « J'espère qu'ils vont me plaire ». Pour moi, c'était le signe qu'elle pourrait porter le point de vue et le film sur ses épaules. Le temps du tournage – très engageant physiquement – était relativement court compte tenu de notre économie. Elle venait tout juste d'avoir 16 ans.

Pour Jimmy, le père, je voulais un géant sensible qui ne porte pas sur lui les stigmates d'une victime. J'ai beaucoup aimé *Un Français* de Diastème. Alban Lenoir est un acteur très physique avec une palette d'émotions incroyables. Il a aussi une authenticité qui me touche. Il n'a pas peur d'exprimer sa vulnérabilité.

On a travaillé en préparation à partir des travaux de Gisela Pankow, une neuro-psychiatre et psychanalyste sur le corps psychotique. On a travaillé avec une coach belge (Olga Masleinnikova), spécialiste du mouvement.

Pour Carole, je voulais une actrice à la fois mère et amante, sensuelle et maternante. J'ai vu chanter Ludvine Sagnier. Je suis très sensible à la voix. J'aime les voix qui racontent une vie, une sensibilité. J'ai aimé aussi sa façon de bouger, sa fragilité et sa grande force. J'ai été lui parler après le concert très simplement. Ludvine est lumineuse, combative, protectrice. C'est une formidable partenaire.

Dès la première séance de travail entre Alban et Ludvine, cela a tout de suite matché entre eux. Ils étaient complices, généreux, dans une proposition constructive. C'est un cadeau. Ils m'ont accompagnée très en amont du tournage. Nous nous sommes fait confiance mutuellement. On a eu le temps de se connaître, de chercher ensemble.

Mathis Bour (Tony) et Saskia Dillais de Mello (Nora) se sont imposés tout naturellement dans cette famille singulière. Les petits sont très présents dans le film – ce sont des personnages à part entière. Il fallait qu'ils aient envie d'être là et qu'ils puissent construire leur personnage en puisant dans leur imaginaire et dans leur expérience de vie, qu'ils s'amuse aussi. Mathis est le neveu de Ludvine. Il a joué dans *Le Rire de Ma Mère*. Il est aussi l'enfant du milieu, une place pas facile qu'il défend bien. Saskia avait aussi une petite expérience. Sa première rencontre avec Ludvine et Léonie m'a m'a définitivement convaincue. J'ai adapté la méthode de travail à chacun des enfants-acteurs en fonction de leur âge.

Chacun dans cette famille réagit selon son âge, son histoire face à l'irruption de la maladie.

Quant à Carl Malapa (Nico), il était venu au départ donner la réplique à Léonie. Il s'est imposé comme une évidence. J'ai aimé ce rapport qui s'instaurait entre eux : un mélange de gêne et de séduction. Carl a aussi apporté de la densité et des nuances: Nico est un allié, pas un suiveur. Il respecte Gina. Lui aussi a son monde secret et se démarque des autres, à l'image du pigeon blessé qu'il a recueilli.



LES DECORS

J'ai besoin d'arpenter des lieux en écriture et d'arpenter les décors en repérages et en préparation. Je m'imprègne des atmosphères, du vent, des couleurs, des lumières, des volumes. J'écris aussi pour eux. J'avais envie de contraste par rapport à ce que vivent Gina et sa famille. Et d'une forte présence de la nature pour dessiner par petites touches le rapport au monde dans lequel évoluent mes personnages. Cela incarne aussi l'envie de fuite aussi (du père) par les chemins de traverses.

Nous avons cherché des décors où la forêt n'est jamais loin: l'immeuble, le supermarché, la villa, l'hôpital. La forêt se fait caisse de résonances, tantôt intimidante, tantôt protectrice. C'est à la fois la mère nourricière des délires de Jimmy et le dernier rempart contre son basculement. La forêt est aussi un lieu de contes d'enfants : de peurs, de mystères. C'est un personnage en soi.

Lorsque j'ai découvert, grâce au Bureau d'accueil des tournages du Hainaut, cet immeuble niché dans la verdure, j'ai immédiatement su qu'on devait tourner ici. J'ai eu une émotion intense en découvrant l'ancien séchoir sur le toit, le vestige d'une vie collective commune. De là-haut, on a une vue incroyable sur la canopée.

Nous avons sillonné les routes, nous nous sommes perdus et nous sommes tombés sur cette Drève des Insurgés près de St Amand-les-Eaux où nous avons trouvé l'arbre de vie du début, le bois où se perdent les enfants et la forêt à la Gustave Doré de la fin avec les racines gigantesques des deux sapins fauchés par une tempête.

Le film est tourné dans des décors naturels : ce frottement de la fiction et du réel sont très importants pour moi, en particulier pour l'hôpital psychiatrique. On a beaucoup d'images et de représentations de toutes sortes sur la réalité de l'hôpital psy. Les lieux les plus ouverts et les plus

hospitaliers sont malheureusement trop peu nombreux et il y a encore énormément d'évolutions, de réflexions à faire dans ce domaine.

Les films que j'avais réalisés avec les soignants et les soignés à parité m'ont ouvert les yeux et m'ont permis d'affiner ma démarche. Cela m'a ouvert des portes aussi. Car nous avons pu tourner dans l'enceinte d'une institution à condition de respecter la vie privée des résidents et du personnel. J'ai souhaité ainsi donner un aperçu sur la réalité de ces lieux. Car l'hôpital, c'est un lieu de soins et un lieu de travail.

L'hôpital a mis aussi à notre disposition le matériel que nous avons utilisé pour notre tournage. On a toujours cherché à confronter le scénario au réel tout en apportant un léger décalage pour marquer la fiction.

LA MUSIQUE

La musique incarne la figure du bonheur singulier de la famille. D'ailleurs, tous les acteurs connaissaient la chanson avant le tournage. C'est celle sur laquelle dansent, complices, mère et fille pour occuper dans l'espace la place de l'absent. C'est aussi cette mélodie qui se fraie un chemin pour faire réapparaître la vie. Manuel Roland a écrit et composé la chanson « The Girl without a name ».

Nous l'avons enregistrée sous la forme de deux versions avec deux tempos différents. La première avec Ludivine juste avant le tournage. J'étais avec Manu et Ludivine ; c'était très émouvant, de chercher, de participer à l'éclosion du morceau, de s'en saisir ensemble. Pour la seconde version, le tempo a été accéléré à 140 BPM pour la scène de la danse et Jeanne Added a posé sa voix en postproduction.

QUELQUES REPERES SUR UNE REALITE SOCIALE INVISIBLE

Extraits du dossier pédagogique préparé par Hélène Davtian, psychologue PhD, fondatrice et responsable du projet Les Funambules - Œuvre Falret en collaboration avec Eliane Collombet, Khadija Maach Del Lucchese, Frédérique Van Leuven, psychiatre au CRP Saint-Bernard à Manage et dans l'Équipe Mobile de Crise de la Région du Centre et Martine Vermeylen, psychologue et vice-présidente de Similes Bruxelles asbl.

On a longtemps considéré que la psychiatrie était uniquement une affaire d'adultes, sans prendre en compte la présence des enfants, adolescents, jeunes adultes qui côtoient, souvent quotidiennement, un proche atteint d'une pathologie à la fois énigmatique, inquiétante et déroutante.

DES PERSONNES COMME LES AUTRES, MAIS DES MALADIES PAS COMME LES AUTRES

Quelles que soient les époques et quel que soit le lieu, toutes les sociétés identifient un état où une personne est tellement « autre » qu'elle peut être grossièrement qualifiée de « folle ». Cette constance a conduit le psychiatre anglais Tim Crowe à dire qu'elle « est la maladie humaine », dans le sens que l'éventualité de la folie en chacun de nous est ce qui nous rend si fondamentalement humain.

Ce film rend compte de cette dimension, il dépasse une approche strictement médicale (les symptômes de Jimmy) pour aborder la dimension phénoménologique de cette maladie (l'expérience vécue par une famille).

Même si les choses évoluent, le film rend compte d'une situation bien réelle : la psychiatrie adulte est pensée comme un univers pour adultes où les enfants n'ont pas leur place. Dans bien des cas, avant une hospitalisation, les enfants ont été témoins de l'émergence de l'étrangeté et de l'imprévisibilité dans leur quotidien. Parfois ils ont assisté à une scène très angoissante. Les ignorer, ne rien leur dire vient amplifier l'expérience traumatique. Comme nous le constatons dans nos pratiques, ce déficit de parole et de reconnaissance fera qu'ils ne pourront eux-mêmes rien en dire. L'absence de parole réconfortante les réduit au silence. Et si l'on ne va pas vers eux, ils ne feront pas d'eux-mêmes une démarche de demande d'aide.

En les nommant les Forgotten children (les enfants oubliés de la psychiatrie), la psychiatre américaine Diane T. Marsh a amorcé une prise de conscience de leur situation. Cependant, celle-ci est encore très fragile puisque dans les textes qui organisent le système de soin en psychiatrie, les enfants ne sont pratiquement jamais évoqués, comme s'ils n'étaient pas concernés.

L'histoire de Gina, Tony et Nora est celle de nombreux enfants, témoins des troubles d'un membre de leur famille. On oublie souvent de leur donner des clés pour comprendre la souffrance de leur proche mais aussi pour comprendre ce que cette souffrance provoque en eux-mêmes.

Les troubles mentaux touchent environ 450 Millions de personnes dans le monde quels que soient les pays et les cultures.

Parmi celles-ci on peut citer :

- La Schizophrénie: 1% de la population
- Les Troubles bipolaires: de 1 à 2,5% (1,6 millions de personnes) de la population souffre de troubles bipolaires
- La Dépression majeure: de 8 à 10% de la population.

Source OMS

En France, il n'existe pas de chiffre concernant le nombre d'enfants concernés car les informations concernant l'entourage familial du patient ne sont pas inscrites dans le dossier administratif, elles relèvent du dossier médical et sont donc sous secret médical.

Il n'y a pas non plus d'évaluation du nombre d'enfants concernés en Belgique, mais les addictions et les troubles psychiques représentent les premières causes de signalement aux services d'aide et de protection de la jeunesse.

D'autres pays en revanche ont évalué le nombre d'enfants concernés, ce qui peut donner un ordre d'idée :

- En Finlande, une personne sur trois qui reçoit des soins psychiatriques a un enfant âgé de moins de 18 ans (Leijela et al, 2001)
- En Suède, 36% des adultes suivis en psychiatrie sont parent d'enfants mineurs. (Östman and Eidevall, 2005)
- 12% des jeunes Canadiens vivent avec un parent ayant un problème de santé mentale. (Bassani et al, 2009)
- En Grande Bretagne, environ 23% des enfants vivraient dans un foyer où un membre de la famille est entravé dans ses activités quotidiennes par des problèmes de santé mentale ou physique chroniques. (Aldridge Becker, 1999)

Dénommés «young carers» au Royaume Uni, «aidants-proches» dans les pays francophones, ils seraient au moins deux par classe de 30 élèves.

La force du film est de regarder la montée des troubles à travers le regard de Gina et de lui donner une place centrale. Ce n'est pas uniquement un film sur la maladie du père, ce n'est pas non plus un film sur la psychiatrie, c'est un film qui se place à hauteur des enfants et qui montre la nécessité de les prendre en compte.

Entre lucidité qui la place en protectrice de sa fratrie et colère devant l'impuissance des adultes, le personnage de Gina aide à comprendre la perplexité, le doute et la confusion que peut ressentir toute personne dans cette situation.

Plus que les autres elle est en quête de connaissances, elle a besoin de paroles à la hauteur de ce qu'elle ressent car tout ce qui constituait sa réalité, ses repères est en train de se fragmenter, elle perçoit le chaos. Ce combat, cette colère la font tenir. Devant l'angoisse Gina est active, elle lutte au point de se revendiquer comme la seule capable de sauver son père.

Protectrice de ses petits frère et sœur, soutien de sa mère, « thérapeute » de son père, Gina assume tous les rôles. Nombre d'enfants et d'adolescents qui grandissent auprès d'un parent malade sont amenés à prendre des responsabilités inhabituelles pour leur âge. On peut s'inquiéter de voir de plus en plus de jeunes impliqués dans cette situation sans recevoir le soutien nécessaire.

Le désir d'aider un proche est naturel mais lorsqu'il s'agit d'aider son parent, le risque pour l'enfant est d'être amené à prendre une place qui n'est pas la sienne, des responsabilités trop écrasantes et sans limite. Pour Gina, cette position n'est tenable que si elle est temporaire. Si elle dure, le risque est l'épuisement mais aussi celui de perdre son discernement, d'être happée par cette représentation et de finir par y adhérer.

Le cinéma a souvent abordé la psychiatrie du côté du drame montrant l'extrême de la folie et l'extrême de l'asile. Ainsi, l'idée que les personnes malades passent leur vie à l'hôpital persiste encore. Pourtant aujourd'hui, en dehors des périodes de crise aiguë, la plupart des soins ont lieu en dehors de l'hôpital et les personnes malades vivent le plus souvent chez elles. Ce que le monde médical appelle « le domicile du patient » est en fait le domicile d'une famille où les enfants sont témoins de l'émergence des troubles.

« Avec ma femme, nous avons deux enfants. Pendant vingt ans, j'ai, nous avons passé des années tranquilles et de bonheur. Puis je suis retombé malade. Ma femme et nos enfants ont beaucoup souffert, il a fallu tout notre amour pour vivre. Il faut vivre. Ma plus grande souffrance a été de voir ma femme et mes enfants tristes et malheureux ».

Jean-Claude vivant avec un trouble bipolaire et père de deux enfants.

LISTE ARTISTIQUE

LÉONIE SOUCHAUD • GINA
LUDIVINE SAGNIER • CAROLE
ALBAN LENOIR • JIMMY
MATHIS BOUR • TONY
SASKIA DILLAIS DE MELLO • NORA
CARL MALAPA • NICO
YOANN BLANC • DR LE FLOCH

LISTE TECHNIQUE

REALISATION
VERO CRATZBORN

SCENARIO
VERO CRATZBORN

AVEC LA
COLLABORATION DE
FRANÇOIS VERJANS
EVE DEBOISE

IMAGE
PHILIPPE GUILBERT

DECORS
STEPHAN RUBENS

COSTUMES
SYLVIE DERMIGNY

SON
HENRI MAÏKOFF

MONTAGE
LOREDANA CRISTELLI

MONTAGE SON
MARC BASTIEN

MIXAGE
EMMANUEL DE
BOISSIEU

MUSIQUE
DANIEL BLEIKOLM
MAXIME STEINER

PRODUCTION
ISABELLE TRUC
NATHALIE MESURET
ELISA GARBAR

CONTACT

PRODUCTION - IOTA PRODUCTION

contact@iotaproduction.com

+32 2 344 65 31

www.iotaproduction.com

PRESSE - THIS SIDE UP / OLIVIER BIRON

olivier@thissideup.be

+32 477 64 66 28

www.thissideup.be

VENTES INTERNATIONALES - BE FOR FILMS

info@beforfilms.com

+32 2 793 38 93

www.beforfilms.com

DISTRIBUTION - IOTA DISTRIBUTION

distribution@iotaproduction.com

+32 498 60 49 10

www.iotaproduction.com/distribution

CALENDRIER DE DIFFUSION

SORTIE BELGIQUE • LE 8 AVRIL
SORTIE FRANCE • LE 27 MAI (KMBO)

FIFF NAMUR 2019
FESTIVAL DU 1ER FILM D'ANNONAY 2020 (EN COMPÉTITION)

AVANT-PREMIÈRES ET
PROJECTIONS ÉVÉNEMENTIELLES EN PRÉSENCE DE LA RÉALISATRICE
(LISTE NON EXHAUSTIVE)

11 MARS • MOUSTIER • FESTIVAL DU CINÉMA BELGE
12 MARS • STAVELLOT • CINÉ VERSAILLES
14 MARS • BRUXELLES • FESTIVAL DU FILM D'EDUCATION (CEMEA)
15 MARS • VALENCIENNES • FESTIVAL 2 VALENCIENNES
(EN PRÉSENCE DE ALBAN LENOIR, LUDIVINE SAGNIER ET LÉONIE SOUCHAUD)
25 MARS • ATH • CINÉMA L'ECRAN
26 MARS • TOURNAI • IMAGIX
28 MARS • LIÈGE • CLÔTURE DU FESTIVAL IMAGÉSANTÉ
(EN PRÉSENCE DE LUDIVINE SAGNIER)
6 AVRIL • MONS • PLAZA ART

L'AGENDA COMPLET : [HTTPS://LAFORETDEMONPERE.BE/](https://lafortetdemonpere.be/)

TRAILER : [HTTPS://VIMEO.COM/392686399](https://vimeo.com/392686399)

MOT DE PASSE : FDMPPA

LE FILM EST ACCOMPAGNÉ D'UN DOSSIER PÉDAGOGIQUE PRÉPARÉ PAR HÉLÈNE DAVTIAN, DOCTEURE EN PSYCHOLOGIE ET RESPONSABLE DU PROJET LES FUNAMBULES - ŒUVRE FALRET EN COLLABORATION AVEC ELIANE COLLOMBET, KHADIJA MAACH DEL LUCCHESI, FRÉDÉRIQUE VAN LEUVEN, PSYCHIATRE AU CENTRE PSYCHIATRIQUE SAINT-BERNARD À MANAGE ET DANS L'ÉQUIPE MOBILE DE CRISE DE LA RÉGION DU CENTRE T MARTINE VERMEYLEN, PSYCHOLOGUE ET VICE-PRÉSIDENTE DE SIMILES BRUXELLES ASBL

SYNOPSIS

Gina, 15 ans, grandit dans une famille aimante en lisière de forêt. Elle admire son père Jimmy, imprévisible et fantasque dont elle est prête à pardonner tous les excès. Jusqu'au jour où la situation devient intenable: Jimmy bascule et le fragile équilibre familial est rompu. Dans l'incompréhension et la révolte, Gina s'allie avec un adolescent de son quartier pour sauver son père.



©Pierre Kerrand

BIOGRAPHIE VERO CRATZBORN

Vero Cratzborn grandit dans une cité au milieu les champs à Baelen, à l'Est de la Belgique. Après des études à HEC-Liège puis en Arts et Sciences de la Communication à l'Université de Liège, elle découvre à 25 ans le cinéma auprès du producteur Bruno Pésery (sur des films d'Alain Resnais, Noémie Lvovsky, Olivier Assayas, Claire Denis...) puis du réalisateur Leos Carax, qu'elle assiste dans le cadre de deux projets.

Elle écrit et réalise cinq courts métrages diffusés à la télévision et présentés dans de nombreux festivals francophones et étrangers. Elle a réalisé deux documentaires et une expérience documentaire digitale.

La forêt de mon père est son premier long métrage de fiction.

2019 - BELGIQUE / FRANCE / SUISSE - VO FR - ST EN - 90' - HD DCP - 1:85

PRODUIT PAR IOTA PRODUCTION, BLUE MONDAY PRODUCTIONS ET LOUISE PRODUCTIONS EN COPRODUCTION AVEC LA RTBF, BETV, RTS, SRG-SSR AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINEMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FEDERATION WALLONIE-BRUXELLES ET DE L'OFFICE FEDERAL DE LA CULTURE (OFC) AVEC LA PARTICIPATION DE WALIMAGE (LA WALLONIE), PICTANOVO - REGION HAUTS DE FRANCE, CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMEE (CNC), AVEC LA PARTICIPATION DE CINEFORUM ET LE SOUTIEN DE LA LOTERIE ROMANDE, ET AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FEDERAL BELGE - CASA KAFKA PICTURES - BELFIUS, COFINOVA, L'ASSOCIATION BEAUMARCHAIS - SACD, FOCAL, ET CREATIVE EUROPE DISTRIBUTION FRANCE KMBO VENTES INTERNATIONALES BE FOR FILMS